Imbert, Patrick. *Comparer le Canada et les Amériques. Des racines aux réseaux transculturels*. Québec : PU Laval, coll. Americana, 2014. 275 p.

Tandis que plusieurs auteurs comparent les Amériques selon des perspectives culturelles en les « insérant dans un discours historique » qui a toujours eu tendance à ne retenir que des différences, l'étude de Patrick Imbert, *Comparer le Canada et les Amériques. Des racines aux réseaux transculturels*, est novateur dans le domaine des études comparatistes. Elle propose une approche pluriculturelle des Amériques, basée sur l'idée que les cultures du Nouveau Monde sont construites « plus à partir de coïncidences que de causalités, plus à partir de rencontres à développer dans l'immédiat ou le temporaire que de rapports établis dans des durées longues ». Le projet remet en question les paradigmes fondateurs du dix-neuvième siècle européen : barbarie/civilisation, extérieur/intérieur, soi/les autres, qui excluent de nombreuses populations du Nouveau Monde – Autochtones, Noirs et Métis – pour prôner le dépassement des dualismes par la théorie du « tiers inclus » et des concepts comme celui du « caméléon », de la légitimité des déplacements et des pensées du multi et du trans.

Le livre présente trois grands chapitres, chacun ayant une quinzaine de sous-chapitres, qui nous livrent un panorama transculturel des Amériques depuis « l'invention des États-nations et les paradigmes fondateurs : extérieur/intérieur, synonyme de barbarie/civilisation », à travers la contestation des « récits légitimant l'exclusion », pour terminer avec les « dynamiques interculturelles, multiculturelles et transculturelles contemporaines », titre du dernier chapitre. À la fin de l'ouvrage, la bibliographie de vingt-six pages, comprenant des titres d'études théoriques et de textes littéraires sur le Canada et les Amériques, constitue une excellente ressource pour des recherches dans le domaine.

Imbert part du constat qu'« il ne faut pas négliger les liens historiques qui se sont établis aux cours des siècles entre les différents pays des Amériques et notamment les liens entre le Canada et les Amériques latines », d'autant plus que la majorité des recherches sur les Amériques se sont consacrées aux rapports avec l'Europe. Si l'étude des liens interaméricains, d'un point de vue historique, sans passer par l'Europe, reste encore en partie à faire, sauf pour les rapports entre le Canada et les États-Unis, le but de cette monographie est de montrer que les paradigmes de base : intérieur/extérieur, altérité unique liée à l'Europe/altérités multiples des Amériques, temporalité longue/temporalité courte/instant, *frontier*/frontière se sont transformés dans la diachronie, en passant « d'une recherche du stable vers une maîtrise du dynamique dans

la relation avec les autres ». Selon Imbert, le modèle de Will Kymlicka sur le multiculturalisme au Canada anglais, l'interculturalisme québécois selon Gérard Bouchard, et les analyses de René Girard dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde* permettent de réfléchir au fonctionnement des rencontres avec des altérités multiples et d'envisager « la légitimité des déplacements » géographiques, linguistiques et symboliques.

Plus loin, en discutant la signification du terme « altérité » en Europe et dans les Amériques, Imbert nous met en garde que « l'opposition barbarie/civilisation n'a pas du tout la même signification dans les Amériques et en Europe ». Ainsi, « l'enfant du sol, le créole » (40), qui est perçu négativement dans une perspective européenne, devient le prototype d'une identité métissée, de l'entre-deux, représentative des Amériques, donc, positive. Dans la littérature contemporaine, des récits comme *L'histoire de Pi* de Yann Martel ou *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière illustrent un vaste éventail de questions liées à l'altérité : « la différence, le racisme, l'immigration, le multiculturalisme, l'interculturalisme et [l]es stéréotypes négatifs », par exemple. On pourrait ajouter ici « le métissage des espaces : propriété et libéralisme » ; et aussi, cette autre question essentielle : comment repenser les rapports avec les peuples fondateurs ?

D'emblée, Imbert nous conduit à réfléchir aux Amériques par le biais des comparaisons plutôt que de nous en tenir à des « histoires limitées par des frontières ». Cela permet de « comprendre les dynamiques qui ont présidé à l'invention des nations et des communautés des Amériques et quels oublis ont eu lieu ». Comme Oswald de Andrade dans son *Manifeste anthropophage* (1928), Imbert propose une vision d'intégration des savoirs et des pratiques adaptées au contexte du Nouveau Monde – ce qui fait que les Autochtones des Amériques et les Noirs peuvent « s'affirmer et se développer au sein des Nations, dans des contextes plus vastes, transnationaux et transculturels ouverts à leur reconnaissance ».

Dans la même veine d'inclusion et de dépassement des dualismes, le deuxième chapitre analyse différentes manières « d'échapper aux récits légitimant l'exclusion ». Ainsi, l'auteur propose plusieurs axes de réflexion : « échapper au dualisme par le complexe », « le rejet du nationalisme homogénéisant », l'étude des prototypes tels « l'orphelin », le « bâtard », le '*self-made man*', et la théorie des « réincarnations », illustrée dans les romans *The Law of Love* de Laura Esquivel, *Self* de Martel et *Myron* de Gore Vidal. Il suffit de lire le beau sous-chapitre

« Trouver sa niche dans le vide » pour se convaincre que « renaître » et « renaître à soi-même » sont des métaphores qui définissent les identités multiples des Amériques.

L'étude des « dynamiques interculturelles, multiculturelles et transculturelles contemporaines » dans le troisième et dernier chapitre révèle elle aussi le même désir d'inclusion et de transgression des dichotomies réductrices. Par l'analyse de plusieurs récits de Pico Iyer, l'auteur fait des analogies entre les discours littéraire, sociologique et anthropologique, et nous conduit à réfléchir à ce qu'il appelle « la citoyenneté transculturelle », où le partage culturel est possible, peu importe la langue qu'on parle. Il s'agit de cette dynamique où « ce sont les récits plus que la langue qui sont transportables et qui déterminent l'orientation culturelle ».

En somme, de nos jours, un rapport complexe aux significations se manifeste dans les récits des Amériques dans le but d'infléchir une relation antagoniste dualiste vers une « coopération multiple et efficace ». C'est bien de la puissance créatrice qu'il s'agit. Le dernier chapitre comprend des développements pertinents sur « la sémiotique du transculturel », sur « le choix dans la production de significations », pour mettre en lumière que dans les Amériques, « hasard et coïncidence » déplacent les dialectiques européennes basées sur des rapports de cause à conséquence. Il est intéressant de noter qu'Imbert fait constamment appel à la littérature pour étendre ses réflexions. Ainsi est-il que pour discuter les notions de « tiers inclus », de « caméléonage » ou de 'home', il analyse *L'histoire de Pi* et *Self* de Martel, *À toi* de Kim Thúy et Pascal Janovjak ou *Max and the Cats* de Moacyr Scliar. La littérature, tout comme l'anthropologie, la sociologie, les études culturelles et les médias contribue à élargir nos perceptions du Nouveau Monde.

Pour conclure, Imbert appelle à repenser les discours et les savoirs sur les Amériques dans le contexte de la mondialisation et de l'ère postmoderne/postcoloniale/inter-multi-transculturelle à partir des images de soi multiples et de la rencontre fructueuse avec l'altérité. Il ajoute que « dans une optique transculturelle, la culture n'est pas un ensemble d'éléments tournés vers le passé. Elle est ce qui favorise la rencontre des groupes et des individus par le partage ». Ce que les comparaisons transculturelles transaméricaines nous apprennent, c'est surtout « le passage de l'identité essentialisée aux identités relationnelles polyculturelles où toutes et tous visent à partager ce qu'il y a de meilleur dans l'humain, de la créativité technique et pédagogique à la transcendance spirituelle ». La réflexion sur les Amériques transculturelles est un travail infini et en perpétuelle transformation.

Dans sa remarquable monographie, Imbert nous livre un très bon état des lieux des recherches à ce sujet du dix-neuvième siècle jusqu'à aujourd'hui, en renouvelant le champ de recherche des études comparées : il nous convie à réfléchir à la complexité des questions qui concernent et qui circulent dans les Amériques. S'il intitule sa conclusion « Le surplus de savoirs », c'est pour nous signifier que le surplus des savoirs est désormais positif, car « au lieu de mener à être *not quite*, 'comme' ou inadéquat », ce surplus devient un avantage dans le contexte de la mondialisation qui valorise le développement de soi et de la société par l'accumulation des innovations et des rêves. À lire les analyses engageantes de l'ouvrage *Comparer le Canada et les Amériques*, nous comprenons mieux que la « société des savoirs » est un espace de créativité et à la fois un lieu symbolique où les rencontres sont multiples et positives, et permettent de passer « des racines aux réseaux transculturels ».

Adina Balint, Université de Winnipeg